

« mières applications de l'art de graver en bois, furent
« imaginées à la Chine l'an 1120.

« Il y a d'ailleurs, dans les commencements de cha-
« cune de ces inventions, des traits particuliers qui sem-
« blent propres à en faire découvrir l'origine. Je ne par-
« lerai point de la boussole, dont Hager me paraît avoir
« soutenu victorieusement l'antiquité à la Chine, mais
« qui a dû passer en Europe par l'effet des croisades,
« antérieurement à l'irruption des Mongols, comme le
« prouvent le fameux passage de Jacques de Vitry et
« quelques autres. Mais les plus anciennes cartes à jouer,
« celles du jeu de tarots, ont une analogie marquée par
« leur forme, les dessins qu'elles offrent, leur grandeur,
« leur nombre, avec les cartes dont se servent les Chi-
« nois. Les canons furent les premières armes à feu dont
« on fit usage en Europe ; ce sont aussi, à ce qu'il paraît,
« les seules que les Chinois connussent à cette époque.
« La question relative au papier-monnaie, paraît avoir
« été envisagée sous son véritable jour par M. Langlès,
« et après lui par Hager. Les premières planches dont
« on s'est servi pour imprimer étaient de bois et stéréo-
« typées, comme celles des Chinois ; et rien n'est plus
« naturel que de supposer que quelque livre venu de la
« Chine a pu en donner l'idée : cela ne serait pas plus
« étonnant que le fragment de Bible en lettres gothiques,
« que le P. Martini trouva chez un Chinois de Tchang-
« Tcheou-Fou. Nous avons l'exemple d'un autre usage,
« qui a manifestement suivi la même route ; c'est celui
« du *Souan-Pan* ou de la machine arithmétique des
« Chinois, qui a été sans aucun doute apportée en Eu-
« rope par les Tartares de l'armée de Batou, et qui s'est

« tellement répandue en Russie et en Pologne, que les
« femmes du peuple qui ne savent pas lire, ne se servent
« pas d'autre chose pour les comptes de leur ménage et
« les opérations du petit commerce. La conjecture qui
« donne une origine chinoise à l'idée primitive de la
« typographie européenne, est si naturelle, qu'elle a été
« proposée avant même qu'on eût pu recueillir toutes
« les circonstances qui la rendent si probable : c'est l'i-
« dée de Paul Jove et de Mendouça, qui pensent qu'un
« livre chinois put être apporté, avant l'arrivée des Por-
« tugais aux Indes, par l'entremise des Scythes et des
« Moscovites. Elle a été développée par un Anglais ano-
« nyme ; et si l'on a soin de mettre de côté l'impression
« en caractères mobiles, qui est bien certainement une
« invention particulière aux Européens, on ne voit pas
« ce qu'on pourrait opposer à une hypothèse qui offre
« une si grande vraisemblance.

« Mais cette supposition acquiert un bien plus haut
« degré de probabilité, si on l'applique à l'ensemble des
« découvertes dont il est question. Toutes avaient été
« faites dans l'Asie orientale, toutes étaient ignorées dans
« l'Occident. La communication a lieu ; elle se prolonge
« pendant un siècle et demi ; et un autre siècle à peine
« écoulé, toutes se trouvent connues en Europe. Leur
« source est enveloppée de nuages ; le pays où elles se
« montrent, les hommes qui les ont produites, sont éga-
« lement un sujet de doute ; ce ne sont pas les contrées
« éclairées qui en sont le théâtre ; ce ne sont point des
« savants qui en sont les auteurs : des gens du peuple,
« des artisans obscurs font coup sur coup briller ces
« lumières inattendues. Rien ne semble mieux montrer

« les effets d'une communication ; rien n'est mieux
 « d'accord avec ce que nous avons dit plus haut, de ces
 « canaux invisibles, de ces ramifications inaperçues, par
 « où les connaissances des peuples orientaux avaient pu
 « pénétrer dans notre Europe. La plupart de ces inven-
 « tions se présentent d'abord dans l'état d'enfance où les
 « ont laissées les Asiatiques, et cette circonstance nous
 « permet à peine de conserver quelques doutes sur leur
 « origine. Les unes sont immédiatement mises en prati-
 « que ; d'autres demeurent quelque temps enveloppées
 « dans une obscurité qui nous dérobe leur marche, et
 « sont prises, à leur apparition, pour des découvertes
 « nouvelles ; toutes bientôt perfectionnées, et comme
 « fécondées par le génie des Européens, agissent ensem-
 « ble, et communiquent à l'intelligence humaine le plus
 « grand mouvement dont on ait conservé le souvenir.
 « Ainsi, par ce choc des peuples, se dissipèrent les téné-
 « bres du moyen âge. Des catastrophes, dont l'espèce
 « humaine semblait n'avoir qu'à s'affliger, servirent à
 « la réveiller de la léthargie où elle était depuis des siè-
 « cles ; et la destruction de vingt empires fut le prix
 « auquel la Providence accorda à l'Europe les lumières
 « de la civilisation actuelle. »

La dynastie mongole des *Youen* occupa l'empire pen-
 dant un siècle. Après avoir brillé d'une splendeur dont
 les reflets se répandirent sur les contrées les plus éloi-
 gnées, elle s'éteignit avec *Chun-Ti*, prince faible et
 plus soucieux de frivoles amusements que du grand hé-
 ritage que lui avaient légué ses ancêtres. Les Chinois
 reconquirent leur indépendance ; et *Tchou-Youen-
 Tchang*, fils d'un laboureur et longtemps domestique

dans un couvent de bonzes, fut le fondateur de la célèbre
 dynastie des *Ming*. Il monta sur le trône impérial en
 1368, et régna sous le nom de *Houng-Wou*.

Les Tartares furent massacrés en grand nombre dans
 l'intérieur de la Chine, et les autres furent refoulés dans
 leur ancien pays. L'empereur *Young-Lo* les poursuivit
 et alla les chercher jusqu'à trois fois au delà du désert,
 à plus de deux cents lieues au nord de la grande mu-
 raille, pour achever de les exterminer. Il ne put pour-
 tant en venir à bout, et étant mort au retour de sa troi-
 sième expédition, ses successeurs laissèrent les Tartares
 en repos au delà du désert, d'où ils se répandirent de
 côté et d'autre. Les principaux princes du sang de
Tchinggiskhan occupèrent chacun avec leurs gens un
 pays particulier, et donnèrent naissance à diverses tri-
 bus, qui toutes formèrent autant de petites souverai-
 netés.

Ces princes déchus, toujours tourmentés par le sou-
 venir de leur ancienne domination, réparèrent plusieurs
 fois aux frontières de l'empire, et ne cessèrent jamais de
 donner de l'inquiétude aux souverains chinois, sans
 pourtant venir à bout de leurs tentatives d'invasion.

Vers le commencement du dix-septième siècle, les
 Tartares Mantchous s'étant emparés de la Chine, les
 Mongols leur firent petit à petit leur soumission, et se
 placèrent sous leur suzeraineté. Les Oelets, tribu mon-
 gole qui tire son nom d'*Oloutai*, célèbre guerrier dans
 le quinzième siècle, faisaient des invasions fréquentes
 dans le pays des *Khalkhas*, il s'éleva une guerre acharnée
 entre ces deux peuples. L'empereur *Khang-Hi*, sous
 prétexte de les réconcilier, prit part à leur querelle ; il

termina la guerre en soumettant les deux partis, et étendit sa domination dans la Tartarie jusqu'aux frontières de la Russie. Les trois Khans des Khalkhas vinrent faire leur soumission à l'empereur manchou, qui convoqua une grande réunion aux environs de *Tolon-Noor*. Chaque Khan lui fit présent de huit chevaux blancs et d'un chameau blanc; de là ce tribut fut nommé en langue mongole *Yousoun-Dchayan* (les neuf blancs); il fut convenu que tous les ans ils en apporteraient un semblable.

Aujourd'hui les peuples tartares, plus ou moins soumis à la domination des empereurs manchous, ne sont plus ce qu'ils étaient au temps de Tchinggiskhan et de Timour. Depuis cette époque, la Tartarie a été bouleversée par tant de révolutions, elle a subi des changements politiques et géographiques si notables, que ce qu'en ont dit les voyageurs et les écrivains d'autrefois, ne saurait plus lui convenir.

Pendant longtemps les géographes ont divisé la Tartarie en trois grandes parties : 1° la Tartarie russe, s'étendant de l'est à l'ouest depuis la mer de Kamtchatka jusqu'à la mer Noire, et du nord au sud depuis les pays habités par les peuplades Tongouses et Samoïèdes jusqu'aux lacs Baïkhal et Aral. 2° La Tartarie chinoise, bornée à l'est par la mer du Japon, au midi par la grande muraille de la Chine, à l'ouest par le *Gobi* ou grand désert sablonneux, et au nord par le lac Baïkhal. 3° Enfin la Tartarie indépendante, s'étendant jusqu'à la mer Caspienne, et englobant dans ses limites tout le Thibet. Une division semblable est tout à fait chimérique, et ne peut reposer sur aucun fondement. Tous

ces vastes pays, à la vérité, ont fait partie autrefois des grands empires de Tchinggiskhan et de Timour; les hordes tartares s'en faisaient à volonté des campements, pendant leurs courses guerrières et vagabondes. Mais aujourd'hui tout cela a changé; et pour se former une idée exacte de la Tartarie moderne, il est nécessaire de modifier beaucoup les notions qui nous ont été transmises par les auteurs du moyen âge, et qui, faute de nouveaux et meilleurs renseignements, ont été adoptés par tous les géographes jusqu'à Malte-Brun inclusivement.

Pour bien fixer ses idées sur la Tartarie, nous pensons que la règle la plus claire, la plus certaine, et par conséquent la plus raisonnable, est d'adopter les opinions des Tartares eux-mêmes et des Chinois, bien plus compétents en cette matière que les Européens, qui, n'ayant aucune relation avec cette partie de l'Asie, sont obligés de s'abandonner à des conjectures souvent peu conformes à la vérité.

Suivant un usage universel, et qu'il nous a été facile de constater pendant nos voyages, nous diviserons les peuples Tartares en orientaux (*Toung-Ta-Dze*) ou Manchous, et occidentaux (*Si-Ta-Dze*) ou Mongols. Les limites de la Mantchourie sont très-claires, comme nous l'avons déjà dit : elle est bornée au nord par les monts Kinggan qui la séparent de la Sibérie; au midi par le golfe Phou-Hai et la Corée; à l'orient par la mer du Japon, et à l'occident par la barrière de pieux, et un embranchement du *Sakhalien-Oula*. Il serait difficile de fixer les bornes de la Mongolie d'une manière aussi précise; cependant, sans beaucoup s'écarter de la vérité,

on peut les comprendre entre le soixante-quinzième et le cent dix-huitième degré de longitude de Paris, et entre le trente-cinquième et le cinquantième degré de latitude septentrionale. La grande et la petite Boukharie, la Kalmoukie, le grand et le petit Thibet, toutes ces dénominations nous paraissent purement imaginaires. Nous entrerons là-dessus dans quelques détails, dans la seconde partie de notre voyage, lorsque nous aurons à parler du Thibet et des peuples qui l'avoisinent.

Les peuples qui se trouvent compris dans la grande division de la Mongolie, que nous venons de donner, ne doivent pas tous indistinctement être considérés comme Mongols. Il en est plusieurs auxquels on ne peut attribuer cette dénomination, qu'avec certaines restrictions. Vers le nord-ouest, par exemple, les Mongols se confondent souvent avec les Musulmans, et vers le sud avec les *Si-Fans* ou Thibétains orientaux. La meilleure méthode pour distinguer sûrement ces peuples, c'est de faire attention à leur langage, à leurs mœurs, à leur religion, à leur costume, et surtout au nom qu'ils se donnent eux-mêmes.

Les Mongols-Khalkhas sont les plus nombreux, les plus riches et les plus célèbres dans l'histoire ; ils occupent tout le nord de la Mongolie. Leur pays est immense ; il comprend près de deux cents lieues du nord au sud, et environ cinq cents de l'est à l'ouest. Nous ne répéterons pas ici tout ce que nous avons déjà dit du pays des Khalkhas ; nous ajouterons seulement qu'il se divise en quatre grandes provinces, soumises à quatre souverains spéciaux ; ces provinces se subdivisent elles-mêmes en quatre-vingt-quatre bannières, en chinois *Ky*, et en

mongol *Bochkhon* ; des princes de divers degrés sont placés à la tête de chaque bannière. Malgré l'autorité de ces princes séculiers, on peut dire que les Khalkhas dépendent tous du Guison-Tamba, grand Lama, Bouddha vivant de tous les Mongols-Khalkhas, qui se font un honneur de se nommer *Disciples du saint du Kouren* (Kouré bokte ain chabi).

Les Mongols du sud n'ont pas de dénomination particulière. Ils prennent simplement le nom de la principauté à laquelle ils appartiennent. Ainsi on dit : Mongol du Souniout, Mongol de Géchekten, etc. La Mongolie méridionale comprend vingt-cinq principautés, qui, comme celles des Khalkhas, se divisent ensuite en plusieurs *Bochkhon*. Les principales sont : l'Ortous, les deux Toumet, les deux Souniout, le Tchakar, Karatsin, Oungniot, Géchekten, Barin, Nayman, et le pays des Oelets.

Les Mongols méridionaux, voisins de la grande muraille, ont un peu modifié leurs mœurs, par les rapports fréquents qu'ils ont avec les Chinois. On remarque quelquefois dans leur costume une certaine recherche, et dans leur caractère des prétentions aux raffinements de la politesse chinoise. En se dépouillant de ce sans-çaçon et de cette bonhomie qu'on trouve chez les Mongols du Nord, ils ont emprunté à leurs voisins quelque chose de leur astuce et de leur fatuité.

En allant vers le sud-ouest, on rencontre les Mongols du *Koukou-Noor*, ou lac Bleu (en chinois, *Tsing-Hai*, mer Bleue). Il s'en faut bien que ce pays ait toute l'étendue qu'on lui assigne généralement dans les cartes géographiques. Les Mongols du Koukou-Noor n'occupent

que les environs du lac qui leur a donné son nom. Encore sont-ils mélangés de beaucoup de Si-Fans, qui ne peuvent demeurer avec sécurité dans leur propre pays, à cause de certaines hordes de brigands qui ne cessent de le désoler.

A l'ouest du Koukou-Noor, est la rivière *Tsaidam*, où campent de nombreuses peuplades qu'on nomme Mongols-*Tsaidam*, et qu'on ne doit pas confondre avec les Mongols du Koukou-Noor. Plus loin encore, et au cœur même du Thibet, on rencontre d'autres tribus mongoles. Nous n'en disons rien ici, parce que nous aurons occasion d'en parler dans le cours de notre voyage. Nous reviendrons aussi, avec quelques détails, sur les Mongols du Koukou-Noor et de *Tsaidam*.

Les Tartares Torgots, qui habitaient autrefois non loin de Kara-Koroum, capitale des Mongols du temps de Tchingiskhan, se trouvent actuellement au nord-ouest de la Mongolie. En 1672, la tribu tout entière, après avoir plié ses tentes et rassemblé ses nombreux troupeaux, abandonna les lieux qui lui avaient servi de berceau. Elle s'avança vers la partie occidentale de l'Asie, et alla s'établir dans les steppes qui sont entre le Don et le Volga. Les princes Torgots reconnurent la domination des empereurs moscovites, et se déclarèrent leurs vassaux. Cependant ces hordes vagabondes et passionnées à l'excès pour l'indépendance de leur vie nomade, ne purent s'accommoder longtemps des nouveaux maîtres qu'elles s'étaient choisis. Bientôt elles prirent en aversion les lois et les institutions régulières, qui commençaient à s'établir dans l'empire russe. En 1770, la tribu des Torgots opéra de nouveau une migration générale. Guidée

par son chef, Oboucha, elle disparut subitement, dépassa les frontières russes, et s'arrêta sur les bords de la rivière d'*Ili*. Cette fuite avait été concertée avec le gouvernement de Péking. L'empereur de Chine, qui avait été prévenu de l'époque de son départ, la prit sous sa protection, et lui assigna des cantonnements sur les bords de la rivière d'*Ili*.

La principauté d'*Ili* est actuellement comme le Botany-Bay de la Chine. C'est là que sont déportés les criminels chinois, condamnés à l'exil par les lois de l'empire. Avant d'arriver dans ces lointains pays, ils sont obligés de traverser des déserts affreux, et de franchir les monts *Moussour* (glaciers). Ces montagnes gigantesques sont uniquement formées de glaçons entassés les uns sur les autres, de manière que les voyageurs ne peuvent avancer qu'à la condition de tailler des escaliers au milieu de ces glaces éternelles. De l'autre côté des monts *Moussour*, le pays est, dit-on, magnifique, le climat assez tempéré, et la terre propre à toute espèce de culture. Les exilés y ont transporté un grand nombre de productions de la Chine; mais les Mongols continuent toujours d'y mener leur vie nomade et de faire paître leurs troupeaux.

Nous avons eu occasion de voyager longtemps avec des Lamas du Torgot; il en est même qui sont arrivés avec nous jusqu'à Lha-Ssa. Nous n'avons remarqué, ni dans leur langage, ni dans leurs mœurs, ni dans leur costume, rien qui pût les distinguer des autres Mongols. Ils nous parlaient beaucoup des *Oros* (Russes); mais toujours de manière à nous faire comprendre qu'ils étaient peu désireux de passer de nouveau sous leur

domination. Les chameaux du Torgot sont d'une beauté remarquable ; ils sont, en général, plus grands et plus forts que ceux des autres parties de la Mongolie.

Il serait bien à désirer qu'on pût envoyer des Missionnaires jusqu'à *Hi*. Nous pensons qu'ils y trouveraient déjà toute formée une chrétienté nombreuse et fervente. On sait que c'est dans ce pays qu'on exile depuis longtemps, de toutes les provinces de la Chine, les chrétiens qui ne veulent pas apostasier. Le Missionnaire qui obtiendrait la faveur d'aller exercer son zèle dans le Torgot, aurait sans doute à endurer d'épouvantables misères pendant son voyage ; mais quelle consolation pour lui, d'apporter les secours de la religion à tous ces généreux confesseurs de la foi, que la tyrannie du gouvernement chinois envoie mourir dans ces contrées éloignées !

Au sud-ouest du Torgot est la province de Khachghar. Aujourd'hui ce pays ne peut nullement être considéré comme mongol. Ses habitants n'ont ni le langage, ni la physionomie, ni le costume, ni la religion, ni les mœurs des Mongols ; ce sont des Musulmans. Les Chinois, aussi bien que les Tartares, les appellent *Hoeï-Hoeï*, nom par lequel on désigne les Musulmans qui habitent dans l'intérieur de l'empire chinois. Ce que nous disons des *Khachghar*, peut aussi s'appliquer aux peuples qui sont au sud des montagnes Célestes, en chinois : *Tien-Chan*, et en mongol : *Bokte-oola* (montagnes Saintes).

Dans ces derniers temps, le gouvernement chinois a eu à soutenir une terrible guerre contre le Khachghar. Les détails que nous allons donner, nous les tenons de la

bouche de plusieurs Mandarins militaires qui ont été de cette fameuse et lointaine expédition.

La cour de Péking tenait dans le Khachghar deux grands Mandarins, avec le titre de délégués extraordinaires (*Kintchaï*) ; ils étaient chargés de surveiller les frontières, et d'avoir l'œil ouvert sur les mouvements des peuples voisins. Ces officiers chinois, loin de toute surveillance, exerçaient leur pouvoir avec une tyrannie si affreuse et si révoltante, qu'ils finirent par pousser à bout la patience des peuples du Khachghar. Ils se levèrent en masse, et massacrèrent tous les Chinois qui habitaient leur pays. La nouvelle parvint à Péking. L'empereur, qui n'était pas instruit de la conduite révoltante de ses délégués, leva promptement des troupes, et les fit marcher contre les Musulmans. La guerre fut longue et sanglante. Le gouvernement chinois dut, à plusieurs reprises, envoyer des renforts. Les *Hoeï-Hoeï* avaient à leur tête un brave nommé *Tchankoeul*. Sa taille, nous a-t-on dit, était prodigieuse, et il n'avait pour toute arme qu'une énorme massue. Il défit souvent l'armée chinoise, et causa la ruine de plusieurs grands Mandarins militaires. Enfin l'empereur envoya le fameux *Yang*, qui termina cette guerre. Le vainqueur du Khachghar est un Mandarin militaire de la province du *Chang-Tong*, remarquable par sa haute taille, et surtout par la prodigieuse longueur de sa barbe. D'après ce qu'on nous en a dit, sa manière de combattre était assez singulière ; aussitôt que l'action s'engageait, il faisait deux grands nœuds à sa barbe pour n'en être pas embarrassé, puis il se portait sur l'arrière de ses troupes. Là, armé d'un long sabre, il poussait ses soldats au combat, et massacrait impitoya-

blement ceux qui avaient la lâcheté de reculer. Cette façon de commander une armée paraîtra bien bizarre ; mais ceux qui ont vécu parmi les Chinois y verront que le génie militaire de *Yang* était basé sur la connaissance de ses soldats.

Les Musulmans furent défaits, et on s'empara par trahison de *Tchankoeul*. Il fut envoyé à Péking, où il eut à endurer les traitements les plus barbares et les plus humiliants, jusqu'à être donné en spectacle au public, enfermé dans une cage en fer, comme une bête fauve. L'empereur Tao-Kouang voulut voir ce guerrier dont la renommée était si grande, et ordonna qu'on le lui amenât. Les Mandarins prirent aussitôt l'alarme : ils craignirent que le prisonnier ne révélât à l'empereur les causes qui avaient suscité la révolte du Khachghar, et les affreux massacres qui en avaient été la suite. Les grands dignitaires comprirent que ces révélations pourraient leur être funestes, et les rendre coupables de négligence aux yeux de l'empereur, pour n'avoir pas surveillé les Mandarins envoyés dans les pays étrangers. Pour obvier à ce danger, ils firent avaler à l'infortuné *Tchankoeul* un breuvage qui lui ôta la parole, et le fit tomber dans une stupidité dégoûtante. Quand il parut devant l'empereur, sa bouche, dit-on, était écumante, et sa figure hideuse ; il ne put répondre à aucune des questions qui lui furent adressées... *Tchankoeul* fut condamné à être coupé en morceaux, et à servir de pâture aux chiens.

Le Mandarin *Yang* fut comblé des faveurs de l'empereur, pour avoir si heureusement terminé la guerre du Khachghar. Il obtint la dignité de *Batourou*, mot tartare qui signifie valeureux. Ce titre est le plus

honorifique que puisse obtenir un mandarin militaire.

Le *Batourou Yang* fut envoyé contre les Anglais lors de leur dernière guerre avec les Chinois ; il paraît que sa tactique ne lui a pas réussi. Pendant notre voyage en Chine, nous avons demandé à plusieurs Mandarins pourquoi le *Batourou Yang* n'avait pas exterminé les Anglais ; tous nous ont répondu qu'il en avait eu compassion.

Les nombreuses principautés qui composent la Mongolie sont toutes, plus ou moins, dépendantes de l'empereur mantchou, suivant qu'elles montrent plus ou moins de faiblesse dans les relations qu'elles ont avec la cour de Péking. On peut les considérer comme autant de royaumes feudataires, qui n'ont d'obéissance pour leur suzerain, que d'après la mesure de leur crainte ou de leur intérêt. Ce que la dynastie manchoue redoute par-dessus tout, c'est le voisinage de ces tribus tartares. Elle comprend que, poussées par un chef entreprenant et audacieux, elles pourraient renouveler les terribles guerres d'autrefois, et s'emparer encore de l'empire. Aussi use-t-elle de tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour conserver l'amitié des princes mongols, et affaiblir la puissance de ces redoutables nomades. C'est dans ce but, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, qu'elle favorise le lamaïsme, en dotant richement les lamaseries, et en accordant de nombreux privilèges aux Lamas. Tant qu'elle saura maintenir son influence sur la tribu sacerdotale, elle peut être assurée que ni les peuples ni les princes ne sortiront de leur repos.

Les alliances sont un second moyen par lequel la dy-